

XYZ. La revue de la nouvelle

Une aube sur Ville-Marie

Jean-Yves Soucy



Numéro 37, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Soucy, J.-Y. (1994). Une aube sur Ville-Marie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (37), 53–61.

UNE AUBE SUR VILLE-MARIE

JEAN-YVES SOUCY

Un matin. Une de ces belles journées de juin, alors que le soleil cuit la terre et pompe des sèves qui rendent l'air moite...

Non ! Sous un ciel grouillant d'étoiles, le ruban du fleuve, moiré par les reflets de la lumière stellaire que le courant étire et file. Plus loin, les forêts obscures qui s'étalent jusqu'à l'horizon et bien au-delà. Combien d'heures encore avant l'aube ?

Jeanne lâche les barreaux de l'étroite fenêtre, retombe sur les dalles et s'adosse aux pierres froides du mur. Elle avale sa salive avec peine, frotte sa gorge et sa nuque, promène ses doigts à l'emplacement exact où le chanvre enserrera son cou. Souffrira-t-elle ? À quoi pensera-t-elle alors ?

Tous les habitants de Ville-Marie s'agglutineront autour du gibet dressé sur la place Royale. Leurs murmures rappelleront le chuintement des trembles dans la brise, puis au moment crucial, alors que le bourreau la poussera en bas de l'échelle, ils deviendront muets. Regards avides. Non que le spectacle les réjouira. Ils ressentiront plutôt le soulagement de voir que l'on extirpe la folie du sein de la communauté. Chacun d'eux, en son for intérieur, chargera Jeanne de ses propres fautes. Elle expiera pour tous. Un frisson parcourra la foule quand la hart se tendra sous le poids du corps, plusieurs se signeront, et après avoir retenu leur souffle, tous respireront profondément pour s'assurer qu'eux vivent toujours.

Ils se disperseront. Et tout le jour, au marché, dans les auberges, les échoppes et les maisons, on reparlera de l'affaire. Mais pas de l'exécution. Sur ce sujet, il y a si peu à dire ! Ce que chacun a ressenti, ses pensées, ses *mea culpa*, ses remords, comment pourrait-il en rendre compte aux autres sans avouer les motifs de

sa propre culpabilité? Tout ça, Jeanne le sait d'expérience. Trois fois déjà elle fut de cette foule qui contemple l'échafaud ainsi qu'une scène où se produisent des bateleurs. On argumentera sur son salut éternel: est-elle ou non en Paradis? Oui, puisqu'elle était folle, donc irresponsable. Tout dépend... était-elle démente au moment de commettre son forfait ou bien l'est-elle devenue après coup? Et les discussions reviendront constamment au début de l'histoire, au crime, ce moment du drame qui excite toujours les imaginations lorsque perpétré sans témoin.

Jeanne se laisse choir sur la paillasse et songe à l'au-delà. On la croit folle, incapable d'une parole sensée, donc aucun prêtre ne la confessera. Le Seigneur miséricordieux sait, Lui, de quoi il retourne. Pécheresse, oui, mais non comme le croient les hommes. Il lui pardonnera sûrement et l'accueillera dans Son ciel. Ne marchera-t-elle pas au gibet pour expier sa faute? Nul confesseur n'aurait jamais imposé pénitence aussi sévère. Tout à coup, Jeanne s'inquiète: et si c'était une forme de suicide, le seul péché pour lequel n'existe aucune rémission possible?

Nerveuse, elle regarde la fenêtre où la nuit demeure totale. Peur. Une peur qui noue les tripes et provoque des nausées. Elle claque des dents. Parler? Demander un prêtre, exiger la confession? Même si on accédait à sa requête, aucun homme d'Église ne croirait à son histoire; de ce fait, l'absolution lui serait refusée. Et si par miracle il prêtait foi à ses dires, il lui reprocherait d'avoir joué la folie, d'avoir tu la vérité durant le procès, se condamnant ainsi de son plein gré à une mort infâmante.

Elle se sent coincée. Quel homme pourrait comprendre! Même Dieu, tant Père que Fils... La Vierge Marie! C'était une femme, elle a dû connaître elle aussi cet appel de la chair, cette tempête des sens qui souffle la raison. Elle n'a pas succombé à la tentation; mère de Dieu, ça lui était facile... On ne peut exiger autant d'une pauvre créature dont les entrailles ne sont pas bénies et bouillonnent d'une mystérieuse vie animale. Surtout en ce pays indompté où la Croix ne règne qu'en de minuscules îlots cernés par les bois, temples des dieux païens, ces autres visages de Satan.

Ses raisonnements effraient Jeanne qui redoute que le Juge suprême ne les estime blasphématoires. Longtemps elle implore à genoux la Mère du Sauveur et progressivement le calme lui revient. Elle retombe sur la paille, ferme les yeux sans parvenir à s'assoupir.

Un matin. Une de ces belles journées de juin, alors que l'engance des moustiques n'est pas encore apparue. Le soleil cuit la terre et pompe des sèves qui rendent l'air moite. De la forêt proche, coule le parfum de miel des feuilles encore poisseuses du suc des bourgeons, et celui des pruniers et des amélanchiers qui ont l'air de dentelles blanches roulées en boules. Du champ, monte l'odeur des trèfles, odeur bourdonnante à cause des abeilles et des mouches qui y pataugent. Son panier d'œufs à ses pieds, Jeanne attend au bord du chemin de terre l'arrivée de Marie et de Marguerite qui habitent plus haut sur la Côte-des-Neiges. Jour de marché. Quel bonheur de quitter pour quelques heures la cabane de rondins, d'oublier la solitude et le confinement avec un mari taciturne, de se baigner dans la foule.

Sa joie transforme le paysage, pare de beauté et d'enchantement la montagne en face qui d'habitude ne représente que dangers et menaces. En contre-bas, passé la Petite Rivière, dite aussi rivière Saint-Pierre, les maisons de pierre grise de Ville-Marie s'alignent sur la rive du fleuve. Au milieu du courant, tel un voilier gréé de toile verte, l'île Sainte-Hélène qui remorque la petite île ronde. De l'autre côté de l'eau, la seigneurie de Longueuil, puis la forêt sans fin que bossellent des monts isolés. Et au-dessus de tout ça, un ciel pommelé de nuages pareils à des flocons de laine. Les sens en émoi, un peu grisée par la chaleur, Jeanne chantonne tout bas.

Un bruit de pas. Un homme, un Peau-rouge plutôt, vient sur la route. Sans bagage, il n'arrive pas de bien loin, peut-être de la Mission du Sault-au-Récollet ou d'un campement à la rivière des Prairies. Pour tout vêtement, une culotte de chevreuil. La peau

lisse et tannée de son torse luit au soleil. Mal à l'aise, Jeanne détourne la tête mais ne peut chasser de son oreille le frottement des mocassins sur le gravier. Il conviendrait peut-être de rentrer à la maison... Pour qu'il s' imagine qu'elle a peur? Pas question. Après tout, ce n'est qu'un pauvre Sauvage.

Jeanne fait mine de fixer le sol, toutefois elle surveille le voyageur. Svelte, musclé; bras noueux qui ballent, la démarche chaloupée. Il est tout près, elle ne peut plus feindre d'ignorer sa présence. Qui sait s'il n'en prendrait pas ombrage? L'Indien s'arrête à sa hauteur. Elle lève la tête. Jusque-là, il la détaillait avec une curiosité discrète, semblable à celle dont elle-même faisait montre, sans doute fasciné comme le sont tous les Sauvages par sa chevelure blonde (« Ça leur ferait un beau scalp! » disaient les gens pour taquiner Jeanne.) À présent, il la dévisage sans gêne de ses yeux marron foncé. Elle remarque les traits fins, la peau glabre tendue sur les pommettes, le cheveu très noir. Leurs regards se croisent, s'accrochent. Ou plutôt, celui de l'Indien ne relâche plus celui de la Blanche. Ces yeux presque effarouchés, qu'on dirait ceux d'un enfant... Elle a l'impression de s'y voir reflétée, d'y devenir étrangère pour elle-même. Le temps se fige, le monde s'efface. Et peu à peu, immobiles, les deux êtres franchissent la distance inouïe qui les sépare. Jeanne tressaille jusqu'au fond de l'âme, son corps frémit sans discontinuer et son ventre travaille comme celui d'une brebis qui agnelle. Combien de secondes ou d'heures cela dure-t-il, elle l'ignore. Puis il rompt brusquement le charme en la saluant d'un léger signe de tête, se détourne et passe. Alors, profond soupir: le corps de Jeanne se détend comme un ressort, et une soudaine fatigue l'accable.

Dans le cachot, la femme émerge de sa somnolence et constate avec stupeur qu'un mouvement involontaire a ouvert ses cuisses. Elle éclate en sanglots. Honte, dégoût d'elle-même que la prière ne parvient pas à dissiper. L'image atroce lui revient à nouveau: elle, éclaboussée de sang, les yeux hagards, les cheveux défaits, qui

court sur la route, hurlant telle une bête folle, s'effondre aux pieds de voisins revenant de la ville, ne peut répondre aux questions, hoquette en désignant la maison de la main qui brandit toujours le poignard. Cela leur suffira pour déduire la version des faits qui passera aux annales. Ils diront sur-le-champ: « Elle l'a tué! » Et ajouteront aussitôt: « Elle n'a plus sa raison! » Jeanne verra dans ces jugements une planche de salut, un moyen de se dispenser de toute explication, et elle ne parlera plus, affectera la folie.

Le sang sur elle, le râle ultime, le poignard dans sa main: la scène se rejoue dans sa tête. Pour échapper à l'obsession, elle contemple le ciel à travers les barreaux. La nuit a légèrement pâli. Il reste peu de temps avant l'aube. Afin d'oublier la silhouette du gibet qui se dessine dans son esprit, elle retourne à cette matinée de juin trop ensoleillée.

Toute molle, elle s'appuya au piquet qui borne leur lot près du chemin. Libérée de l'emprise des yeux de l'Indien, elle pouvait à loisir le regarder s'éloigner. Une souplesse d'animal. Même sûreté de mouvements. De part et d'autre de l'échine, on distinguait le jeu des muscles sous la peau. Au milieu des odeurs emmêlées du monde, il avait laissé la trace d'un parfum musqué, ni agréable ni désagréable, obsédant. Un parfum qu'il traînait derrière lui ainsi qu'une aiguille faufile une laine colorée à travers la trame et la chaîne d'une étoffe grise.

Elle était tellement absorbée qu'elle n'entendit qu'à la dernière minute les sabots du cheval que menait Marguerite. « Alors, la Jeanne, on dort debout? » En guise d'excuse, elle plaisanta: « Je rêvions à un bal chez le Gouverneur. » Et elle grimpa dans le charriot, derrière ses deux amies qui occupaient le banc. L'équipage se mit en branle sur le mauvais chemin. Chaque secousse faisait caqueter les poules et bêler l'agneau destinés à la vente. On se rapprochait d'un Sauvage marchant en direction de la ville. Marie et Marguerite échangèrent des blagues grivoises sur son compte, propos qui firent rougir Jeanne, et, pour que rien n'y paraisse, elle

rit plus fort que ses compagnes. Par amusement, Marie invita l'Indien à monter; il sauta dans la voiture en baragouinant quelques mots dans sa langue, un remerciement sans doute.

Il s'assit à l'arrière; Jeanne était à l'avant, adossée au banc. Il y avait entre eux la longueur de la caisse, toutefois l'odeur du mâle lui parvenait très nettement, plus forte que celle des poules et de l'agneau. Ce relent, Marie et Marguerite ne semblaient pas le capter alors qu'il était puissant au point d'incommoder Jeanne. Des bouffées de chaleur, et par moments, le souffle court. Au début, les deux femmes à l'avant tournaient la tête à tour de rôle pour observer leur passager et ensuite marmonner entre elles des plaisanteries, puis elles se lassèrent du jeu, et Jeanne fut seule avec le Sauvage qui la fixait intensément. Elle n'osait ni bouger ni parler. Elle ne pouvait que subir ce regard dans lequel elle se sentait ailleurs. Autre. Pour se rassurer, elle se remémora son enfance sur une pauvre ferme de Picardie. Son soulagement que le passager les quitte après le pont de la Petite rivière! Encore qu'à ce moment-là, elle ressentit une sensation de déchirement qui éveilla un sentiment de culpabilité.

Le marché. L'animation de la ville. Aujourd'hui, Jeanne ne la goûtait pas autant. Une espèce de distraction, une vague rêverie qui la faisait rentrer en elle-même. Elle prit peur de cet état dont elle devinait la cause. Jeanne avait honte d'avoir porté intérêt à un homme autre que son mari, d'autant plus honte qu'il s'agissait d'un Sauvage.

Alors qu'elle vantait, à cris moins enthousiastes que de coutume, la fraîcheur de ses œufs, Jeanne aperçut l'Indien. Tapi dans une encoignure, il l'épiait sans vergogne. Depuis combien de temps? Son regard, une trouée dans le monde familial. Vertige. La haine monta en elle. Et la colère. Elle eut envie de le dénoncer au prévôt, de l'accuser... De quoi au juste? Elle voulut lui faire signe de déguerpir; il avait disparu. Mais il risquait de revenir. Par chance, elle vendit rapidement tous ses œufs et s'en fut errer dans la ville. Et elle le croisa à quelques reprises. Le faisait-il exprès? Fier, altier, l'homme des bois se promenait rue Saint-Paul avec

autant d'aisance qu'un seigneur en ses domaines. Loin de diminuer son allure, sa demi-nudité le démarquait des autres et faisait ressortir sa prestance.

Rageuse, apeurée, Jeanne retrouva Marie à la place Royale et l'avertit qu'elle rentrait chez elle. « À pied ? Il n'est pas encore midi ! s'étonna son amie. Et ton Alexis ne reviendra pas du bois avant la soupe du soir ! » Jeanne partit tout de même. Passé la palissade de pieux à moitié pourris, elle respira plus à l'aise. Elle se dirigeait vers une nature farouche, à peine entamée par la hache civilisatrice, cependant elle avait la sensation de laisser le danger derrière elle. Tout le contraire des autres fois, alors que Ville-Marie lui faisait l'effet d'un merveilleux havre de sécurité. Sur sa droite la montagne grandissait. En moins d'une heure, elle aurait regagné son toit.

Comme elle s'arrêtait en haut d'une côte pour reprendre haleine, elle vit le Sauvage au loin. Elle se remit aussitôt en marche. Bien qu'elle pressât le pas, la distance entre eux s'amenuisait peu à peu. Quand il ne fut plus qu'à un jet de pierre, Jeanne s'assit le long du chemin pour le laisser passer. Mais, parvenu à vingt pas d'elle, il stoppa lui aussi. Jeanne le toisa avec hargne, longtemps, et il soutint la confrontation sans broncher. Nul sentiment dans le regard de l'Indien, ni provocation ni crainte, rien qu'une impassible fixité. Sa prunelle, un puits profond où luisait un morceau de ciel.

Jeanne marchait dans l'ornière profonde; il maintenait la distance entre eux à vingt pas. Comme le cerf piste la biche. Elle frissonna quand cette image lui traversa l'esprit. Elle frissonna, cependant elle était en nage: sur elle, des regards chauds, cuisants même, aussi tranquilles que des mains. Et qui la palpaient ! Elle récita tout bas un ave. Rien n'y fit. Son corps maintenant lui obéissait mal; elle avait l'impression de claudiquer, son bassin et ses jambes n'arrivant plus à s'accorder. Même ses bras se balançaient à contretemps. Cela devenait intenable et elle se tourna pour lui faire face, l'invectiver. Il s'arrêta. Toujours cette prunelle qui donnait le vertige. Un geai bleu se percha au bord de la route

et les observa. Le monde prenait une teinte irréelle. Puis soudain, l'odeur fut à nouveau sur Jeanne, qui l'étourdissait. Ses muscles faiblirent, elle craignit de perdre connaissance. Le panier vide pesait une tonne au bout de son bras, elle l'abandonna et repartit. Malgré une lassitude infinie, son corps dansait presque; elle comprit que cette fatigue venait de ce que sa volonté s'épuisait. Elle avançait ainsi qu'en rêve.

Enfin, elle fut en face de chez elle. Elle allait entrer, mettre la barre à la porte. Au lieu de ça, elle s'appuya à un piquet. L'homme avait ramassé le panier. Les yeux marron, brûlants comme des tisons, doux comme du velours, approchaient, s'immobilisaient tout près. Ce regard d'affamé! Et la chair de Jeanne qui lui répondait. Toute résistance s'évanouit. Elle se vit dans la prunelle de l'homme, blonde et nue, grognant ainsi qu'une bête en rut. Ils se parlaient sans que leurs lèvres remuent. Plus rien n'existait que l'éternelle musique du vent et des arbres, et ce parfum narcotique qui émanait de l'Indien. Elle prit la direction de l'étable, l'homme sur les talons.

La fraîcheur de l'aube dans le cachot. Au-delà des barreaux, le ciel est bleu roi. Jeanne grelotte. Elle réagit pour échapper à la fascination du souvenir. Impossible. Son tremblement en est un d'émotion. Elle se revoit dans l'étable où l'homme l'a suivie, qui se trousse et tombe à la renverse sur la paille. L'univers bascule avec elle. Dieu, loi, mari: plus rien n'existe. Les pendules et les clepsydres se sont partout figées. Un gouffre s'ouvre, elle sombre dans l'ailleurs; c'est elle qui s'ouvre, s'abandonne à l'autre, se rencontre dans ce chant de son être.

Soudain, loin, très loin, un cri: «Morbleu!» Le poids sur elle, qui la faisait se sentir si légère, se retire. La paille lui pique le dos. Devant elle, le drame se joue en accéléré. Alexis a dégainé son poignard, lutte avec l'homme qui le désarme et l'éventre pour aussitôt s'enfuir. Tout ça, en un éclair. Le temps de se relever, et elle est seule avec Alexis qui agonise, une lame dans le cœur. Il la

regarde avec incrédulité; elle se jette sur lui en pleurant. Trop tard, la mort l'emporte, Jeanne le rappelle en vain. Elle retire le poignard, son mari est déjà loin. Elle n'arrive pas à en croire ses yeux, serre le manche de l'arme, touche les plaies, hurle, se barbouille de sang, secoue son homme, le gifle. Et l'horreur s'abat sur elle.

Depuis, deux cents fois au moins elle a revécu cette scène pour bien se convaincre qu'elle s'est déroulée ainsi et non pas comme l'ont reconstruite ses juges. À la longue, l'effroi du meurtre s'est usé, et la souvenance du plaisir est revenue en force. Ce pauvre Alexis ne souffrira plus, Dieu l'a en Son sein; son honneur est sauf puisque l'on croit sa femme meurtrière et non pas adultère. Elle va expier son péché de luxure en montant sur le gibet pour le meurtre d'un autre. De ce côté, tout est en règle et elle ne veut plus y repenser. Plutôt retrouver en elle cette senteur de mâle qui la soula, éprouver à nouveau ce sentiment que son âme est une noix qui se fend en deux. Dehors, Ville-Marie s'éveille à peine. Jeanne dispose encore d'un peu de temps.

Un matin. Une de ces belles journées de juin, alors que le soleil cuit la terre et pompe des sèves qui rendent l'air sirupeux...

XYZ